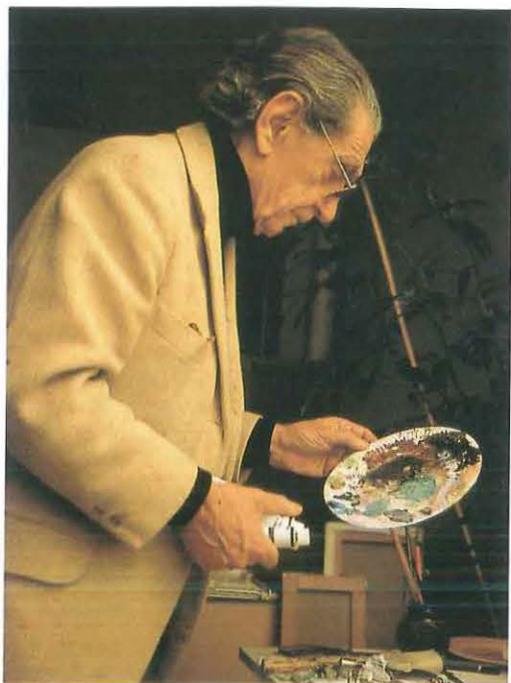


# ABIDINE DINO

## PEINTRE D'EUROPE

Abidine Dino est un des peintres essentiels de notre fin de siècle. Turc, résidant en France, il a travaillé avec l'Espagnol Picasso, a été l'ami de Tzara, d'Aragon et de Gertrude Stein. C'est la peinture contemporaine en toutes ses origines qu'il évoque pour nous, et c'est un rare privilège...

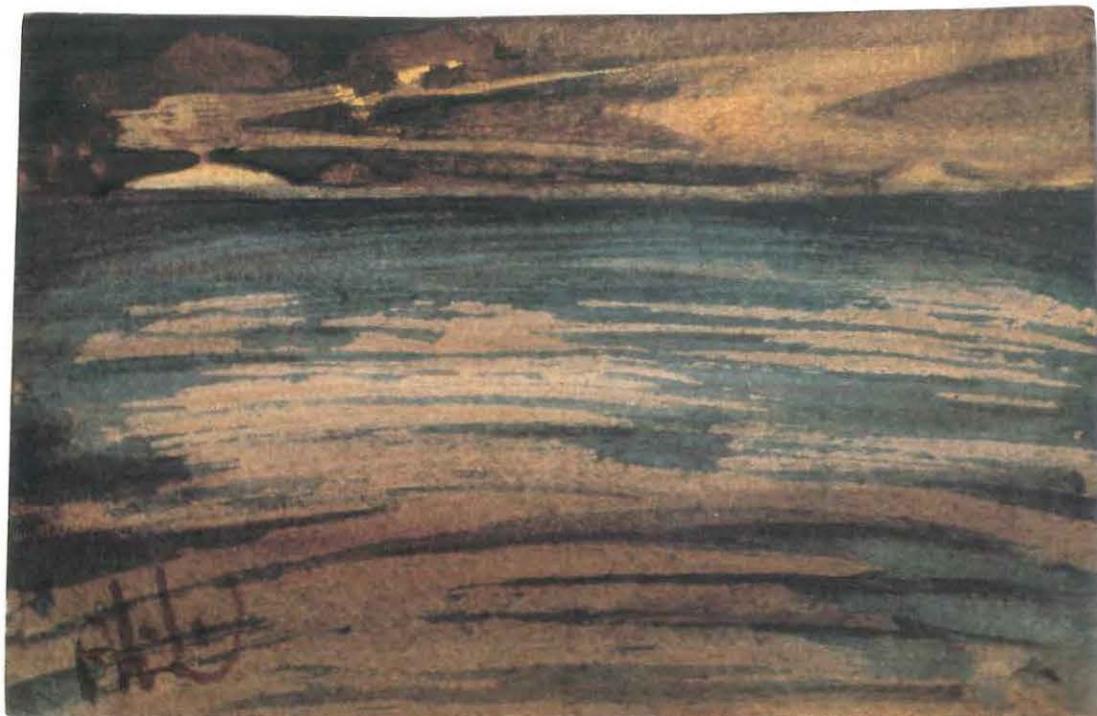
Mais, parce que le thème de ce numéro de *Créations* veut saisir l'Art comme langage entre les cultures, Abidine nous livre un peu plus de sa propre aventure.



Mes frères eux-mêmes étaient peintres. J'ai été très imprégné par le dessin de Daumier par exemple. Je suis revenu en France en 1938. Rencontres littéraires, rencontre de Picasso. Tout en n'étant pas Français, il a montré comment la France peut attirer des gens créatifs, par exemple Tzara, Gertrude Stein : ils étaient un mélange qui pouvait se produire à Paris et pas ailleurs.

– Pourquoi avoir choisi la France ?

– Dans la tradition turque, à la période ottomane, une partie éclairée de la population avait pour langue le français. Mon grand-père, vizir ottoman, avait dans sa bibliothèque les livres de Voltaire, de Rousseau. Il a été « Directeur des Iles de la Méditerranée » et a été décoré de la Légion d'honneur. Pour des raisons familiales, je suis venu en France vers l'âge de 2-3 ans, dans les années vingt. Puis, ça été le retour au pays. La seconde langue dominante à Istanbul c'était le français, ce qui a changé ensuite avec l'anglais.





L'artiste au XX<sup>e</sup> siècle a été tiraillé entre tant de choses contradictoires, qu'il faut bien que quelque chose se reflète. J'oscille entre la réalité et une forme qui peut sembler irréaliste. Mais il y a toujours un fond dramatique et poétique qui se manifeste. Ce n'est pas la forme de l'expression qui compte. L'événement aussi m'a toujours attiré : événements personnels (des séries de dessins sur mes maladies dans les hôpitaux), des moments d'effervescence sociale (Mai 68 par exemple). Je prends mon carnet de notes et je dessine quand je vois des foules dans la rue.

Je suis revenu au pays lors de la Seconde Guerre mondiale. J'ai été expédié en résidence surveillée en Anatolie. Je me suis initié à la poésie, la philosophie, aux Arts décoratifs anatoliens. J'ai fait énormément de dessins de paysans. J'ai rencontré un jeune paysan qui devait devenir Yachar Kemal, qui rassemblait les lamentations des femmes du Taurus.

En 1951, revenu en France, j'ai travaillé à Vallauris avec Picasso à la céramique et avec Chagall, à la fabrique Madoura. J'ai eu pour amis Lurçat, Aragon, Tzara, Guillevic avec qui j'ai fait un livre sur les chats. J'ai fait de nombreuses expositions à St-Paul-de-Vence, à Antibes, à Grenoble, à Paris et hors de la France.

– *Ces voyages, ces rencontres, ces cultures différentes ne jouent-elles pas sur votre œuvre ?*

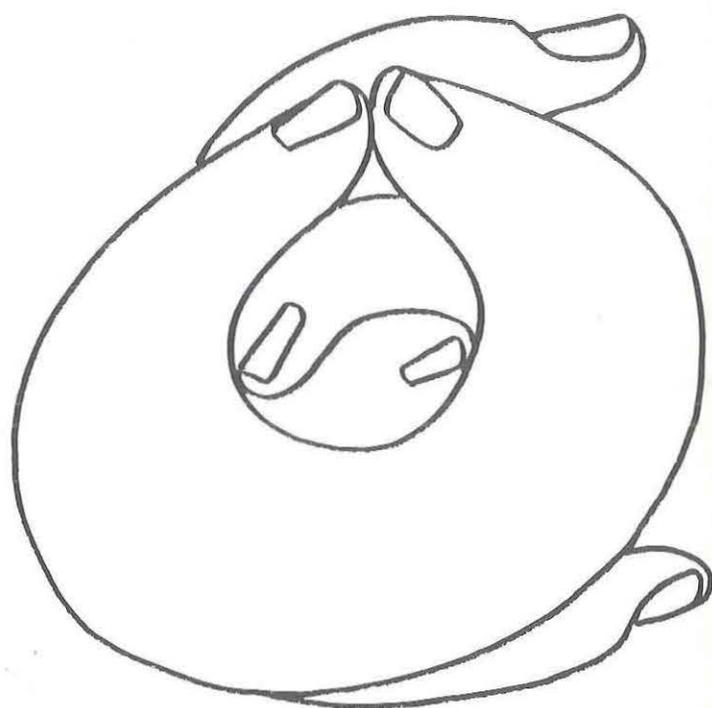
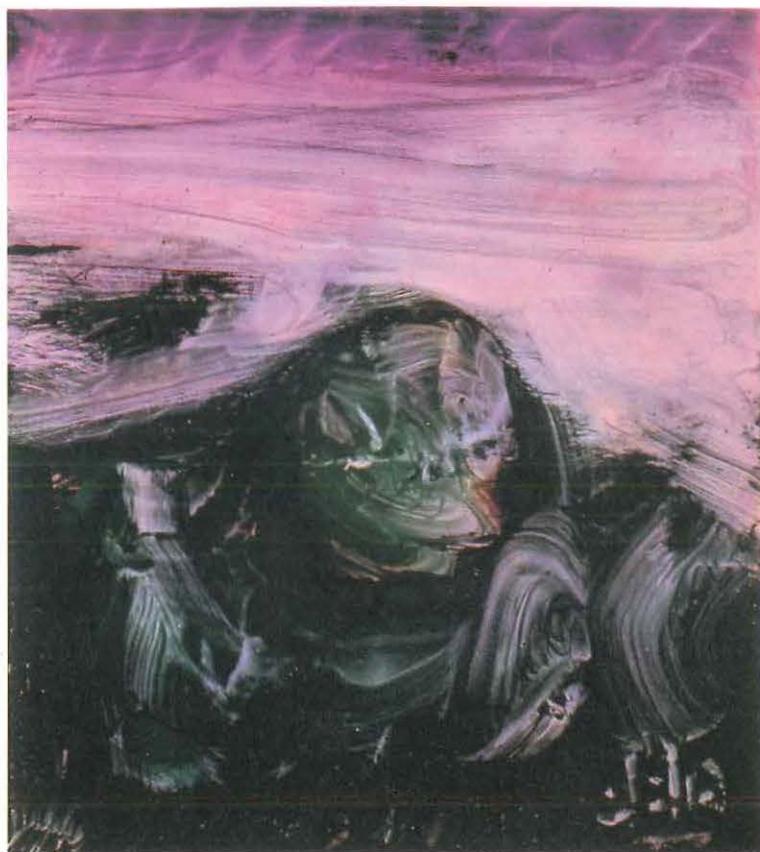
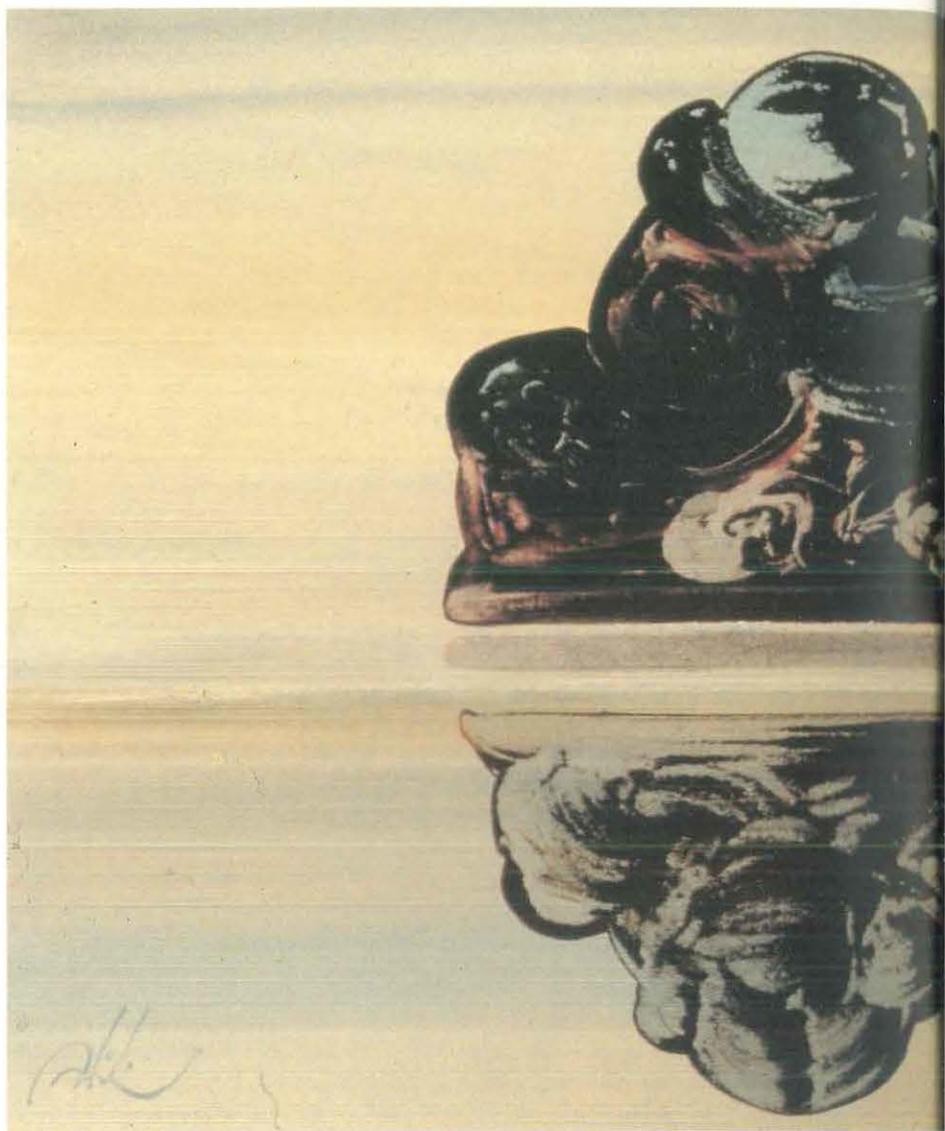
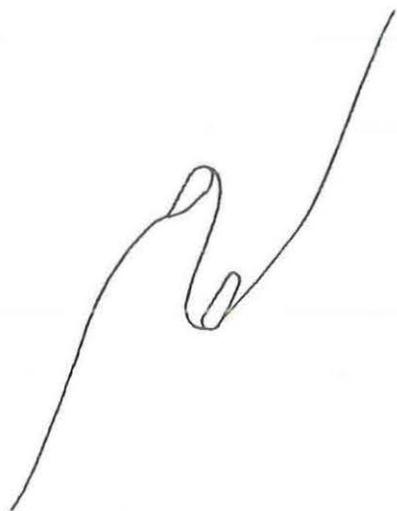
– Très jeune, j'étais dessinateur humoriste dans la presse turque. En 1934, j'ai participé à la fondation du groupe D, groupe d'avant-garde en Turquie ; en 1939, le groupe du port, puis j'ai exposé sur le thème « Paysans » ; en 1951, j'ai exposé à la biennale de Venise, etc.

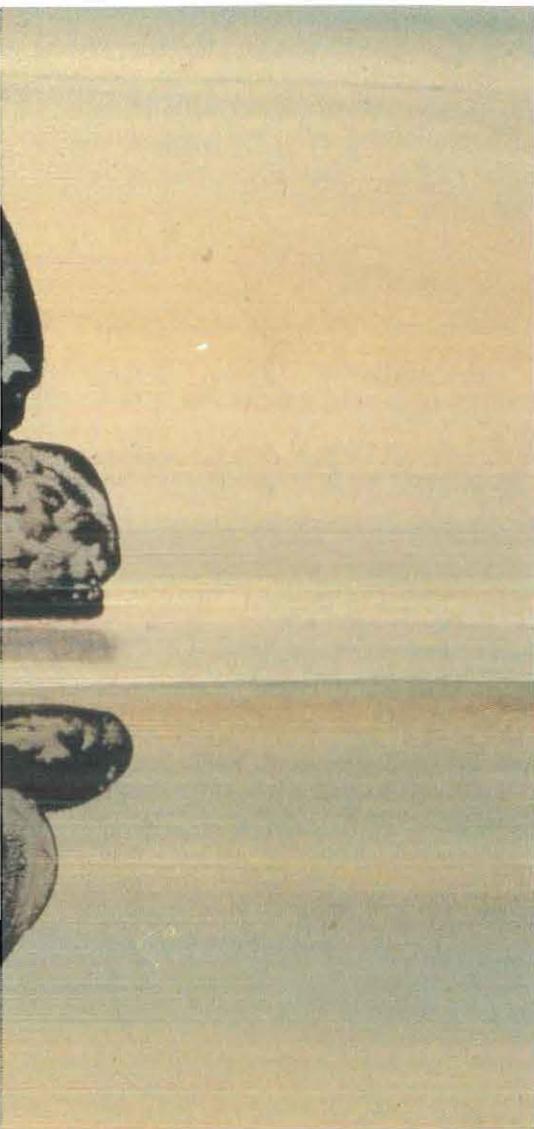


Hors de tout souci de perfection picturale, je prends des notes de la vie quotidienne, à Paris et ailleurs. Tchernobyl, l'atome, la pollution, les rivières empoisonnées, les drames écologiques, nos soucis, nos angoisses quotidiennes... et pourtant la joie de vivre n'est jamais absente au moment même ou après. Je ne suis pas un peintre du drame, mais de la joie. Nâzim Hikmet écrivit un jour :

« Peux-tu dessiner l'image du bonheur, Abidine ? »

Evidemment non, mais une certaine forme de joie, oui. Avant tout, la joie de dessiner, la joie d'un contact créatif avec le monde dans sa totalité extérieure et intérieure.

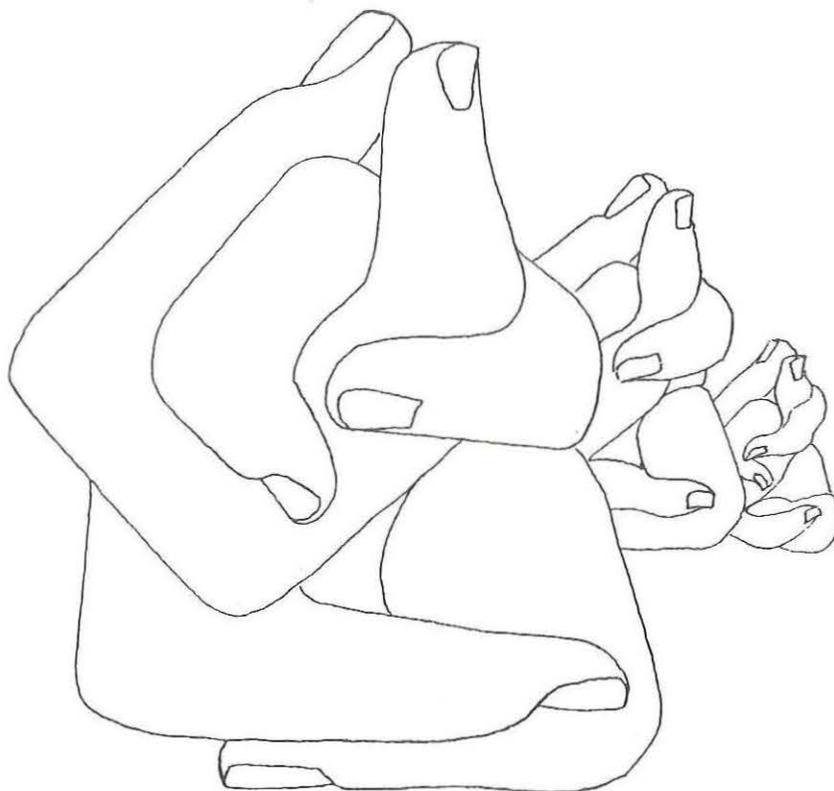


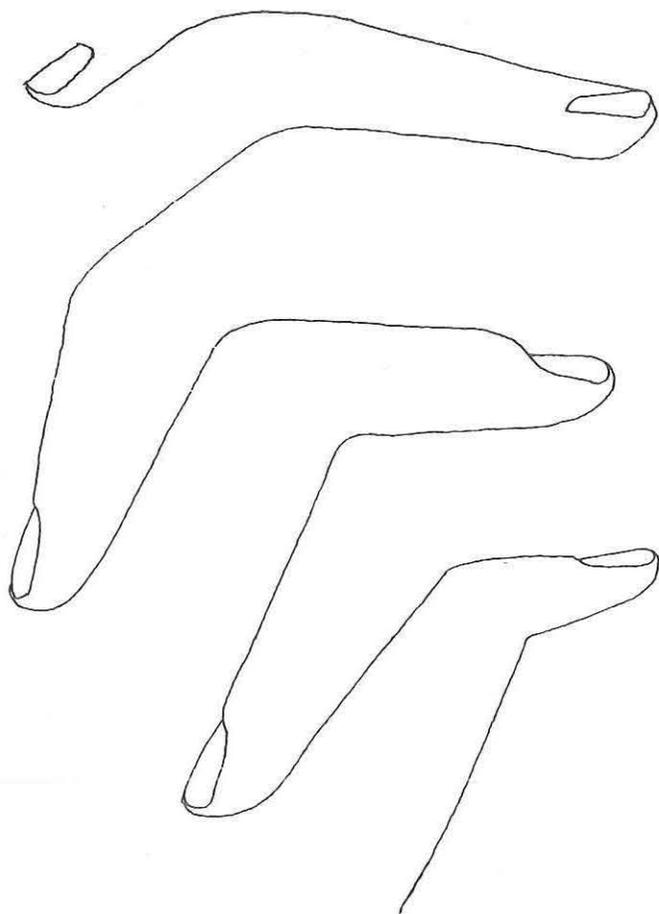


– Et l'actualité récente... ou à venir ?

– Mon actualité : je pars en Italie pour faire des céramiques, invité par la ville de Faenza... et en automne à Iznik, autour de la céramique turque. En fait, l'Europe des artistes a commencé depuis la Renaissance. Pour ma part, j'ai exposé en Italie, en France, en Allemagne, en Grèce... Les artistes tracent l'Europe à leur guise. Bon nombre de mes compatriotes ont pris le large et font partie de cette future Europe, même si les gouvernements tardent à les reconnaître en tant que nation. L'Asie mineure a toujours été zone d'échange, la Méditerranée le lien entre Asie, Afrique et Europe et ça ne peut que continuer. Je suis résident à Paris et heureux de l'être sans couper le moins du monde mes rapports avec mon pays. Istanbul est en avion à la même « distance » que le TGV pour Marseille. Les véritables distances ne sont plus tant géographiques que mentales. Les cultures se rapprochent à une vitesse foudroyante. Depuis la mort de Malraux, le Musée imaginaire s'est enrichi d'innombrables œuvres.

Propos recueillis par **Éric Debarbieux** ■





Main heureuse, main mauvaise, main libre, main basse, mainmise, haut la main, main forte, main armée, main courante, main levée, main dans le sac, main morte, main miraculeuse, celles de Guzine, des cortèges de mains par vagues successives, au crayon, au pinceau, bref de main en main, d'innombrables mains remontent à la surface.

A la surface de ma vie, de celle des autres, doigts pris dans l'engrenage du temps, doigts qui déprennent, marques de mon effacement.

Un vers de Nâzım Hikmet pose la question :  
*Peux-tu dessiner l'image du bonheur, Abidine ?*  
 Impossible. Mais quel bonheur de dessiner.  
 De dessiner l'espace qui m'est imparti.

Un dernier mot : avez-vous remarqué la morne expression de l'œil du cheval, ce quadrupède ? C'est que des sabots obtus l'empêchent de prendre, de donner, de dessiner, de peindre et surtout de caresser, d'où son infinie tristesse.

Extrait de *Mains*, Abidine Dino,  
 Éd. Fata Morgana.

